

Le sel de la mer d'Annemarie Jacir

Fabien Philippe

Number 139, October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Philippe, F. (2008). Review of [*Le sel de la mer d'Annemarie Jacir*]. *24 images*, (139), 52–52.

Le sel de la mer

d'Annemarie Jacir

par Fabien Philippe

Le sel de la mer porte la blessure béante et douloureuse d'un État palestinien malmené depuis 60 ans. Soraya a beau être américaine, ses racines se trouvent à Ramallah que sa famille a fuie en 1948. Elle décide de quitter Brooklyn et de récupérer ce qui lui revient de droit, selon elle : une terre et les économies que son grand-père a laissées à la banque en partant. Dès les interrogatoires et la fouille traumatisante de Soraya à l'aéroport de Jérusalem, le film annonce l'humiliation et l'injustice comme moteur de son récit. Car pour Soraya, le rêve du retour au pays natal s'écrase contre ce constat : cette terre, quittée par ses aïeux, n'existe plus, et les économies de son grand-père non plus. Ramallah suffoque sous les incessants contrôles d'identité et la mer, pourtant si proche, reste interdite. Les deux amis palestiniens de Soraya ont comme seule échappatoire l'attente d'un visa pour le Canada ou l'envie de réaliser des films. Il faudra le hold-up de la banque, si surréaliste qu'on le croirait rêvé, pour inverser ce repliement territorial et amener un

débordement géographique grâce aux trois braqueurs arabes qui passent du côté israélien. *Le sel de la mer* prend maintenant le chemin d'une fuite à vive allure et accélère son rythme de croisière. Car si Jacir n'évite pas des dialogues qui se transforment en réquisitoires, la forme rageuse et pleine de vie conférée dès lors au film fait oublier ces maladresses. Qu'importe la caméra brinquebalante et un montage incertain, l'essentiel est de réocculper par le biais du cinéma ce que la Palestine a perdu. Tout le voyage en Israël fonctionne comme un réinvestissement par les personnages de territoires volés : maison des grands-parents, village natal d'Elad, mer désormais accessible. On parlerait presque d'un cinéma de l'occupation tant la multiplication des lieux et le déplacement des héros n'ont pour but que de réinvestir l'histoire et de replacer la Palestine sur un territoire plus vaste. En constat : ce n'est pas les frontières qui comptent mais l'identité à laquelle on pense appartenir. Dommage que d'Israël, nous ne retenions que ses forces policières. Une plus large place accordée aux Israéliens de la même génération que nos trois héros aurait enrichi le discours identitaire de Jacir. Mais qu'on lui pardonne : *Le sel de la mer* contient l'emportement qui évite la tiédeur ; le grand poète Mahmoud Darwich, décédé en août dernier, n'aurait sûrement pas détesté.



Afterschool

d'Antonio Campos

par Marcel Jean

Projeté à Cannes dans la section Un certain regard, *Afterschool* est le premier long métrage du très jeune Antonio Campos (23 ans), déjà présent au prestigieux festival avec deux courts métrages en 2005 et 2007. Solide et maîtrisé, le film est imprégné de diverses influences. Qu'il suffise, pour s'en convaincre, d'en résumer l'intrigue : adolescent pensionnaire dans un chic collège des environs de New York, Robert est un consommateur de pornographie

et d'images violentes sur Internet. Son existence se trouve bouleversée lorsqu'il capte, par hasard, la mort de deux étudiantes alors qu'il filmait simplement un couloir de l'école. Ceux qui auront reconnu dans ce bref synopsis des éléments proches de Gus Van Sant et, surtout, de Michael Haneke ont misé juste. Campos est en effet un enfant du cinéaste autrichien, intéressé comme lui à l'effet des images sur notre présence sensible au monde. Même s'il est en partie écrasé par le poids de ses références, *Afterschool* est davantage qu'un exercice réalisé par un étudiant doué. Le sens exacerbé de la mise en scène dont Campos fait preuve à plusieurs moments du film – notamment par une conception rigoureuse du cadre et quelques effets de montage efficaces et troublants – donne à l'ensemble une véritable cohérence. Par son regard affirmé, Campos parvient en effet constamment à révéler les tensions et le désordre masqués par la rigidité d'un environnement net, bourgeois et policé, où l'on ne peut faire confiance à personne (ainsi, toute confiance faite au psychologue de l'école semble venir aux oreilles du directeur). La duplicité et le cynisme des adolescents deviennent les échos de l'hypocrisie des parents et de l'administration scolaire qui agissent uniquement en fonction de gérer leur image (le directeur de l'école, par exemple, ne tarde pas à conclure que la drogue qui a tué les étudiantes a été achetée au cours d'un week-end de sortie). Progressivement aux prises avec des problèmes de conscience, Robert se coupe par conséquent de son milieu pour s'enfoncer dans la spirale de la dysfunction. Mésadapté parce qu'il refuse de préserver les apparences – le court métrage qu'il réalise à la mémoire des jumelles décédées scandalise parce qu'il repose essentiellement sur les instants où la surface lisse des choses se brise –, Robert est tout simplement éjecté de l'école. En conclusion, on aurait tort de boudier *Afterschool* sous prétexte de sa filiation. Antonio Campos y démontre suffisamment de personnalité pour que le film existe par lui-même.